



**HAL**  
open science

## Montaigne lecteur et annotateur de Quinte-Curce

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. Montaigne lecteur et annotateur de Quinte-Curce. Catherine Gaullier-Bougassas. Postérités européennes de Quinte-Curce: De l'humanisme aux Lumières " (XIVe-XVIIIe siècle), Brepols, pp.149-165, 2018, 978-2-503-57825-5. halshs-04530227

**HAL Id: halshs-04530227**

**<https://shs.hal.science/halshs-04530227>**

Submitted on 3 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Montaigne lecteur et annotateur de Quinte-Curce

« Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coin de ma maison<sup>1</sup>. » Cette bibliothèque, dit ailleurs Montaigne, contenait un millier de volumes<sup>2</sup>. Authentifiés par son ex-libris, la plupart du temps sous la forme de sa seule signature autographe placée au bas de la page de titre, une centaine nous sont parvenus. Une douzaine d'entre eux ont été annotés de sa main, succinctement (Ausone, Giraldi, Franchi Conestaggio, Denis Sauvage, Herbut de Fulstin) ou copieusement (Térence, Lucrèce, Nicole Gilles, César... et Quinte-Curce<sup>3</sup>).

Certains se signalent par la présence, en fin d'ouvrage, d'une note de synthèse qui illustre ce que l'auteur des *Essais* déclare à la fin du chapitre « Des livres » avant de reproduire trois exemples de cette pratique : « j'ay pris en coutume depuis quelque temps, d'ajouter au bout de chasque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, et le jugement que j'en ay retiré en gros : à fin que cela me represente au moins l'air et idée generale que j'avois conceu de l'auther en le lisant<sup>4</sup>. » Aux exemples que donne ensuite Montaigne (Guichardin, Commynes, Martin Du Bellay et son frère), il convient d'ajouter Fulstin, Sauvage, César surtout, et de nouveau Quinte-Curce, mais aussi, insérés dans le propos des *Essais*, les jugements portés sur Térence, sur les poètes latins, sur Sénèque, sur César (dans les mêmes termes que sur le livre annoté) et longuement sur Tacite<sup>5</sup>. Ce qui était ainsi préparé, dans ces notes de synthèse, c'était une relecture à distance, celle du texte imprimé, mais aussi et peut-être d'abord, de façon réflexive, celle du lecteur que Montaigne avait été en annotant pour la première fois tel ou tel ouvrage. Ayant pris l'habitude de se relire quand il remettait en chantier son ouvrage de longue durée (vingt

---

<sup>1</sup> *Les Essais*, II, 17, p. 689. Établie à partir du texte publié par Marie de Gournay en 1595 (première édition posthume), l'édition de référence est celle de la Bibliothèque de la Pléiade : Montaigne, *Les Essais*, édition de J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin, Paris, 2007. Parmi les « Notes de lecture » de Montaigne éditées en annexe de ce volume (par moi-même) figurent celles de son Quinte-Curce, p. 1300-1308. Ces données quelque peu remaniées ont été intégrées à un ensemble plus vaste d'autographes dans A. Legros, *Montaigne manuscrit*, Paris, 2010, p. 625-652, puis transcrites selon trois modes (diplomatique, régularisé, modernisé) dans l'édition numérique mise en ligne par les Bibliothèques Virtuelles Humanistes (BVH), Centre d'études supérieures de la Renaissance (CESR), Université de Tours : <https://montaigne.univ-tours.fr/> (« Montaigne à l'œuvre » > « Librairie » > « Notes de lecture de Montaigne » > « Quinte-Curce » > « Édition A. Legros, 2013 »). Les citations des notes de Montaigne sur son Quinte-Curce (référence ci-dessous) sont conformes au texte « régularisé » mis en ligne sur ce site, où il est désormais possible de télécharger gratuitement le fac-similé numérique en couleur de l'ouvrage intégral, reliure et gardes comprises.

<sup>2</sup> *Ibid.*, III, 12, p. 1103 : « Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres, autour de moy, en ce lieu où j'escris, j'emprunteray presentement s'il me plaist, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gens que je ne fueillette guere, dequoy esmailler le traicté de la Physionomie. Il ne faut que l'epitre liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allegations. »

<sup>3</sup> Selon l'ordre chronologique avéré ou probable : Térence : 227 notes marginales en latin et grec ; Ausone : 4, de même ; Giraldi : 10, de même ; Lucrèce : 1016 notes marginales et sur feuillets de garde en latin avec achevé de lire daté, puis en français (deux campagnes, la seconde plus tardive) ; Gilles (incomplet) : 165 notes marginales en français partiellement phonétique (à bon escient) ; Conestaggio : une note marginale en italien ; Fulstin : une note de synthèse en français ; Sauvage, de même ; César : 707 notes marginales en français (deux mains), deux achevés de lire datés, une note de synthèse ; Quinte-Curce : 101 notes marginales en français, une note de synthèse avec achevé de lire daté.

<sup>4</sup> *Les Essais*, II, 10, p. 440.

<sup>5</sup> *Ibid.*, III, 8, p. 986 : « Je viens de courre d'un fil, l'histoire de Tacitus [...] Cette forme d'Histoire, est de beaucoup la plus utile : Les mouvemens publics, dependent plus de la conduite de la fortune, les privez de la nostre. C'est plustost un jugement, que deduction d'histoire : il y a plus de preceptes, que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre : il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict : c'est une pepiniere de discours ethiques, et politiques, pour la provision et ornement de ceux, qui tiennent quelque rang au maniemment du monde. Ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre ».

ans), et distinguant alors ce qui chez lui était demeuré stable ou au contraire avait changé, il a commencé un jour à concevoir ces notes de synthèse comme des enregistrements à valeur de témoignage pour remédier aux défauts de sa mémoire, ainsi qu'il le dit, mais surtout pour tester, en philosophe, son jugement.

Conservé à la Fondation Bodmer (Cologne-Genève), le *Quinte-Curce* annoté par Montaigne (*Q. Curtii historiographi loculentissimi De rebus gestis Alexandri Magni regis Macedoniae opus*, Bâle, H. Froben et N. Episcopus, 1545<sup>6</sup>) partage avec le César de Chantilly la particularité de faire précéder la note de synthèse de notes marginales et de traits de plume qui ont accompagné sa lecture<sup>7</sup>.

### Soulignements et traits de plume

Dans les marges, des traits de plume plus ou moins verticaux à usage d'accolades et d'autres à peu près horizontaux, simples ou doubles, révèlent un intérêt marqué du lecteur pour tel ou tel lieu du texte. Ils sont de la même encre, brun foncé, que les notes autographes et les nombreux soulignements effectués dans la partie imprimée. Manifestement postérieurs, d'autres traits horizontaux, plus épais et d'une autre encre, se trouvent déjà dans les marges des deux premiers Livres, ces *Supplementa* de substitution que Montaigne déclare ne pas avoir « vus » et qui ne contiennent de fait aucune note ou marque de sa main<sup>8</sup>.

Parmi les traits que Montaigne a tracés dans les marges des Livres III à X, certains intéressent la narration (par exemple ce tournant que constitue le renvoi en Macédoine de soldats grecs dûment rétribués après la victoire sur Darius), bien que ce rôle soit surtout dévolu aux notes. D'autres montrent que le lecteur s'est attardé sur tel ou tel tableau (Alexandre montrant sa blessure aux ambassadeurs ennemis, habitants d'une ville conquise se jetant dans le feu avec femmes et enfants), qu'il s'est attaché à la psychologie des personnages (questions angoissées des soldats lors d'une descente de fleuve en pays inconnu, hésitation puis renoncement du roi à lire une lettre à ses troupes, indécision de Perdicas à lui succéder, retour d'Alexandre à la superstition et, non sans insistance, son inclination pour les jeunes et beaux garçons), qu'il a remarqué plusieurs particularités géographiques et culturelles (fertilité du pays entre Tigre et Euphrate, marcottage pratiqué par les Mardes, prostitution des épouses et filles des habitants de Babylone, eugénisme et éducation collective chez les Scythes), qu'il a été souvent sensible aux discours rapportés, aux paroles fortes ou hardies (celles de la reine des Amazones, des Scythes, du satrape Orsines, du valeureux Crateres, d'Alexandre en personne et de son successeur Aridée, dit Philippe<sup>9</sup>).

---

<sup>6</sup> Cet in-folio de 171 pages numérotées et enrichi de deux planches gravées est précédé d'une dédicace au Comte palatin, le prince Albert, duc de Bavière, datée de septembre 1544, puis d'une liste des sources. En fin d'ouvrage se trouve un index des noms et des matières. Sur la page de titre figurent l'ex-libris de Montesquieu et, plus bas, la signature de Montaigne, cancellée mais parfaitement lisible, ce qui n'est pas le cas d'une note longitudinale tracée à droite par une main inconnue et très peu sûre (un simple essai de plume, peut-être). Le volume a été relié en veau au XVIII<sup>e</sup> siècle. Est-ce à cette occasion que les notes manuscrites des marges ont été partiellement rognées par le couteau du relieur ?

<sup>7</sup> À la fin du César de Chantilly, le jugement final de la *Guerre civile*, avec achevé de lire du 25 février 1578, s'étale sur toute une page, alors que la *Guerre des Gaules* ne donne lieu qu'à un simple achevé de lire, en date du 21 juillet 1578. Au bas de la page 171, celui du *Quinte-Curce*, sur neuf lignes d'une écriture serrée est daté du 2 ou 3 juillet 1587, donc peu avant la parution des *Essais* de 1588 en trois Livres, à Paris, chez Abel l'Angelier (sur l'incertitude du quantième, voir ci-dessous, note 23).

<sup>8</sup> Sur le fac-similé du *Quinte-Curce* mis en ligne par les BVH, l'agrandissement d'une note marginale, p. 44, permet de voir nettement la différence des encres et la chronologie des interventions.

<sup>9</sup> La reine Thalestris veut un enfant du roi, chez les Scythes la bonne foi dispense du serment, le satrape Orsines traite Bagoas de « prostitué », Alexandre réplique à Crateres que la gloire a plus de prix pour lui que la longévité, à Parmenion qu'il est roi et non marchand, il déclare aux soldats que s'il les condamne à mort c'est pour avoir douté de lui en son absence, quant à Philippe il déclare préférer l'abdication au risque de guerre civile. Montaigne acquiesçait-il à ces vues ? Les appliquait-il en pensée aux événements de son temps ?

Les traits marginaux (une trentaine en tout) montrent que le lecteur s'est aussi arrêté sur quelques commentaires de l'auteur : la superstition est un outil particulièrement efficace pour gouverner les peuples<sup>10</sup>, les hommes qui croient à leur bonne fortune sont plus avides de gloire que capables de l'assumer, la gloire repose plus sur la renommée que sur les actions réellement accomplies. Parmi ces intrusions de l'auteur dans son propre récit, celle où il dit quelque chose de sa manière d'écrire l'histoire n'a pas échappé à Montaigne, qui pendant quatorze ans de service à la Chambre des Enquêtes du Parlement de Bordeaux, s'était intéressé de près à la question du témoignage : « Equidem plura transcribo quam credo. Nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito : nec subducere, quæ accepi » (*i.e.* J'en écris certes plus que je n'en crois, car j'ai pour principes de ne pas affirmer ce dont je doute et de ne pas passer sous silence ce dont j'ai entendu parler). Cette prise de position a été parfois reprochée à l'historien latin. Montaigne, lui, l'avait déjà adoptée lorsque, dans ses lettres des années 1581-1585 il renseignait le maréchal de Matignon, alors lieutenant général du roi en Guyenne, sur les bruits qui couraient dans la « ville et cité » dont il était le maire ou dans le voisinage de ses terres périgourdines.

Certaines des phrases distinguées par les traits ont des allures de sentences, mais c'est surtout en soulignant le texte imprimé que Montaigne montre son goût pour ces phrases concises et fortes, qui plaisent tant à ses contemporains et qu'il produit lui-même à foison dans son livre (à tel point qu'en les isolant de leur contexte on les entend souvent à contresens ...). La plupart sont des paroles mises par l'historien dans la bouche de Darius (huit soulignements), d'Alexandre (trois), de Nabarzanes et de Crateres (deux), de Parmenion, Cobares, Cænus et Dioxippe, des Scythes et d'un certain Euthymon, soldat grec mutilé. Elles s'appliquent certes à telle ou telle situation de guerre particulière, mais elles peuvent être envisagées comme des vérités à valeur générale, qui relèvent aussi bien de la sagesse des nations que d'une réflexion morale, politique ou psychologique plus subtile. On peut traduire ou résumer succinctement les sentences qu'a retenues Montaigne. En particulier parmi les propos de Darius : connaître son sort est déjà une consolation, un empire trop vaste expose au danger, il est plus facile de conquérir que de conserver ce qu'on a conquis, les conquêtes peuvent se faire par traités plutôt que par guerres, la renommée ne résiste pas à un adversaire courageux, la témérité ne peut pas toujours compter sur la fortune, la fortune ne sourit jamais franchement (« fortuna nunquam simpliciter indulget »), mieux vaut ouvrir un passage aux poursuivants que de le fermer aux fugitifs (à propos d'un pont qu'il refuse de détruire derrière lui). Refusant de recourir à la ruse, Alexandre déclare qu'il aime mieux désavouer sa fortune que rougir de sa victoire. Il dit aussi que l'activité dissipe les vices de l'oisiveté et que la renommée ne se contente jamais de la vérité pure. Les lâches, dit Nabarzanes, se vendent à vil prix par dégoût de l'effort, comme la mort est inéluctable il suffit d'aller sans paresse. Crateres conseille de ne pas pardonner à Parmenion parce que certains bienfaits attirent la haine ; il lui dit aussi qu'il n'est pire indignité que de gaspiller la gloire quand on ne peut la faire valoir. Autres paroles soulignées par Montaigne : le soldat s'alarme plus pour des riens que pour des causes réelles de crainte (Parmenion), la peur stimule moins que l'espoir (Cobares), un mensonge contient toujours une part de vérité (Cænus, à propos d'une rumeur sur la multitude des éléphants de guerre indiens), le coupable a souvent plus d'assurance que l'innocent (Dioxippe), même fort on a toujours à craindre d'un adversaire plus faible (menace des Scythes contre Alexandre), le malheur rend désagréable (raison pour laquelle le Grec mutilé ne veut pas retourner chez les siens, qu'il indisposerait).

Par ses commentaires, l'historien fournit lui aussi des provisions à celui qui s'est nourri, enfant, des paroles des Sept Sages rencontrées dans Ausone et qui a fait peindre vers

---

<sup>10</sup> Éric MacPhail me signale que Bayle commente ce passage dans l'avertissement de sa *Continuation des pensées diverses*.

1571 au moins soixante-cinq sentences grecques et latines au plafond de sa « librairie », là même où, retiré, il dévore en ce moment son Quinte-Curce<sup>11</sup>. Ici encore contentons-nous d'enchaîner les idées qu'il remarque : le désespoir est source d'espoir (« desperatio spei causa est »), dans l'affolement on se retarde en voulant se hâter (« in tumultu festinatio quoque tarda est »), la fortune donne renom et prix aux choses, il est rare qu'on se méfie de sa propre réussite, les gens effrayés n'ont peur que de ce qui a causé leur frayeur. Montaigne lecteur remarque aussi l'élégance ou la justesse d'une notation intégrée à la narration : il est des terres où la nature s'est retirée en expirant (« in quibus emoriens natura defecerit »), les soldats d'Alexandre vivaient du souffle d'un seul homme (« omnes unius spiritu vivere »), face à la peste la pitié se transforma en peur (« misericordia in formidinem versa »). Relatives au portrait d'Alexandre, dont on va voir qu'il occupe une grande place dans les notes de lecture proprement dites, plusieurs notations de l'historien ont été, elles aussi, soulignées : le roi pleure d'émotion devant ses soldats repentis, il les incite à le suivre en se portant le premier au combat, son absence d'espoir est plus stimulante encore que son envie de gloire, il n'aime enfin que la lutte (« animi semper obluctantis »).

Sans nul doute, toutes ces marques inscrites à la hâte montrent Montaigne, qui est déjà écrivain à cette date, intéressé par ce qu'il peut extraire du livre de Quinte-Curce pour le « transplanter en son solage »<sup>12</sup>, mais aussi par certaines similitudes qu'il perçoit entre cette époque guerrière et la sienne, entre tel ou tel personnage et lui-même, entre son désir de voyages lointains et les conquêtes du roi de Macédoine, si bien que le livre de l'historien latin mal connu lui sert sans doute un peu de miroir.

### Notes marginales

Toutes autographes et au nombre d'une centaine<sup>13</sup>, les notes marginales ne concernent que les Livres III à X, en conformité avec ce que précise, comme on verra, la note de synthèse en fin de volume. Si elles sont ici présentées sous une rubrique à part, c'est en raison de leur fonction spécifique, mais elles ont été inscrites, de même que les soulignements et les traits de plume, au fur et à mesure que Montaigne avançait dans sa lecture de l'ouvrage (à la différence du Lucrèce et du César, où se distinguent plusieurs phases et campagnes d'annotation). Brèves, elles semblent avoir fait avant tout office de balises, à la façon de manchettes imprimées (d'ailleurs inexistantes dans cette édition).

En reproduisant leur nom, et souvent lui seul, elles attirent l'attention sur des personnages aimés ou détestés d'Alexandre, importants, valeureux ou singuliers : Ariston qui offre au roi la tête d'un ennemi, Parmenion dont on offre au roi la tête, Hypsides l'ami secourable, Ptolemée le rescapé devenu sage, Orsines le fastueux satrape, Eumenes l'héritier de Cappadoce, sans oublier des figures féminines majeures, la séduisante Roxane, Olympias « canonisée » (immortalisée) par son fils, les Amazones guerrières au sein gauche découvert. Ce qui semble intéresser l'annotateur, c'est en particulier les circonstances de leur mort, presque toutes violentes, et leur attitude face à elle<sup>14</sup> : Clytus que le roi tue d'un coup de lance bien qu'il soit son ami, Spitamenes décapité par sa femme, Hephestion pleuré par le roi comme un frère, Peucestes et Philippe qui meurent d'épuisement à ses côtés, Dioxippe qui se transperce de son épée, Meleager assassiné dans un temple, le grand roi Darius

---

<sup>11</sup> A. Legros, *Essais sur poutres. Peintures et inscriptions chez Montaigne*, Paris, Klincksieck, 2000. L'édition des inscriptions contenue dans cet ouvrage a été augmentée de deux autres sentences, présente dans l'édition en ligne (site des BVH, *loc. cit.* : « Librairie »).

<sup>12</sup> Cf. *Les Essais*, II, 10, p. 428 : « Ez raisons, comparaisons, argumens, si j'en transplante quelcun en mon solage, et confons aux miens, à escient j'en cache l'autheur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives, qui se jettent sur toute sorte d'escrits. »

<sup>13</sup> Au Livre III, p. 13, la première d'entre elles, la seule qui renvoie à un auteur, en l'occurrence Cælius Rhodiginus, bien connu de Montaigne, est-elle vraiment de sa main ? Je n'en suis plus si sûr...

<sup>14</sup> Cela n'étonnera pas ceux qui ont lu, dans le Livre I des *Essais* « Que philosopher c'est apprendre à mourir ».

ignominieusement traité, Philotas mourant sous la torture après avoir parlé, Callisthenes supplicé pour avoir blâmé la démesure d'Alexandre, le roi Porus qui refuse de se rendre et tue celui qui le lui avait conseillé. Les paroles des uns ou des autres ne sont pas oubliées : celle de Darius rendant hommage à son vainqueur, celle de Parmenion qui conseille la ruse plutôt que le combat, celle du courageux et « constant » Hermolaos qui reproche au roi de traiter ses soldats en esclaves, celle des Scythes qui blâment sa cupidité et celle de Philotas qui l'accuse d'une mégalomanie en quelque sorte blasphématoire, et encore les « plaintes des soldats » épuisés, mal payés, qui menacent de se rebeller si le roi continue de les traiter en esclaves. Certains pourtant chantent dans les supplices, comme ces gens de Sogdiane que le roi finira par grâcier.

Les faits majeurs de la conquête de l'Orient par Alexandre sont notés avec soin, à commencer par sa « belle victoire sur Darius », lors de la bataille décisive dite d'Arbèles, à la fin du Livre IV. Sont ensuite relevés l'entrée dans « Babylone » (Livre V), le « changement de mœurs » du roi qui porte désormais diadème et habit perse (Livre VI), les « furieux passages » de l'Oxus et du Tanais que les soldats traversent sur des outres emplies de paille (Livre VII), les « espousailles » avec Roxane et le passage aux « Indes » (Livre VIII), la « navigation inconnue » sur l'Indus jusqu'à l'Océan (Livre IX), l'ouverture du tombeau de Cyrus (Livre X), enfin la maladie<sup>15</sup> et la mort du roi lui-même, pleuré par la mère de Darius (« Rare description de mort l'auteur est négligent et indiligent par tout ailleurs »<sup>16</sup>). L'annotateur n'est pas insensible aux procédés dramatiques et pathétiques dont use à l'occasion l'historien, signalant par exemple l'« extreme dangier » auquel sont exposés les combattants et le « dangier extreme » du reflux de la mer, les larmes du roi sur le corps d'un soldat fidèle jusqu'à la mort par épuisement, celles de la mère de Darius sur le corps du roi lui-même. Quant aux paradoxes, dont l'auteur des *Essais* est friand, il ne pouvait que les remarquer : étranges vainqueurs que ces Grecs qui tentent de sauver des flammes les habitants de la ville qu'ils ont incendiée, étranges vaincus que ces ennemis d'Alexandre qui « l'aïant attaqué sain se rendent à lui stropié » lorsqu'il leur montre sa cuisse blessée !

L'attention portée aux pays lointains de l'Orient s'accorde à l'intérêt de Montaigne pour Hérodote, Strabon<sup>17</sup> et tous les récits de voyage, où sa curiosité aime à trouver des descriptions géographiques et surtout des observations sur les techniques, le climat et les mœurs d'hommes et de peuples étrangers : corps « transis » de soldats surpris par un froid extrême, abondance tout exotique des « presans des Indiens », leur usage redoutable d'« espees empoisonées », refus de certains d'entre eux de couper « ongles et poils », « bardes » métalliques dont les Perses protègent leurs chevaux, « glaives » ou faux qu'ils attachent aux roues de leurs « charriots armez », « charriots de guerre » indiens à la bataille de l'Hydaspe, pratique courante de l'inceste entre mères et fils en Sogdiane. Les animaux ne sont pas oubliés : superbes « pans d'Inde », chevaux dont la rareté fait la « cherté » dans une île où l'or abonde, lions que chasse le roi comme seul gibier digne de lui, « ardur singuliere d'un chien » dont les crocs ont saisi un lion si fermement qu'il ne lâche pas prise quand on lui coupe les pattes l'une après l'autre, mort de « Bucephal » enfin, le fabuleux cheval d'Alexandre dont les *Essais* rappellent qu'il avait le cou d'un taureau et qu'il ne pouvait être monté que par son maître<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> Contrairement à Arrien et à Plutarque, Quinte-Curce pense que le roi a été empoisonné. Ne croisant plus ses sources comme il le faisait jadis sur son Nicole Gilles, Montaigne ne met pas en doute ce qu'il lit ici à ce propos : « Maladie d'Alex. empoisonné ».

<sup>16</sup> Sur le César de Chantilly, Montaigne regrette que le récit de la mort de Pompée ait été traité trop brièvement à son goût. Cf. *Les Essais*, I, 19, p. 91 : « j'ay en particuliere affection cette matiere. Si j'estoy faiseur de livres, je feroys un registre commenté des morts diverses, qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. »

<sup>17</sup> Deux exemplaires de Strabon ayant appartenu à Montaigne ont été conservés.

<sup>18</sup> Montaigne, dans ses *Essais*, le compare à celui, tout aussi fabuleux, de César.

Toujours dans les marges et par des notes brèves, souvent réduites à un ou deux mots, Montaigne remarque aussi certains usages anciens qui ressemblent à ceux de son époque ou d'une époque relativement récente, comme celui de « découvrir sa teste » en présence du roi (on pense au nouveau protocole imposé par Henri III), de recevoir des ambassadeurs ou de rendre la justice pendant qu'on se fait coiffer selon l'usage du roi Porus<sup>19</sup>, de faire des jeunes fils de la noblesse macédonienne une « maniere de pages » au service du roi, de se battre en « duelle », de régler un conflit par un combat des chefs en présence des armées après « défi » lancé de l'un à l'autre.

La plupart des *marginalia* concernent toutefois tel ou tel trait de caractère d'Alexandre. Plus que l'histoire elle-même de sa conquête ou les notations géo-ethnographiques qu'elle expose, c'est la personne du conquérant qui intéresse Montaigne, comme si, par petites touches, il préparait son portrait moral en énumérant ses défauts : « cruauté » (deux mille ennemis crucifiés), « cruauté de sa nature » (soldats punis livrés à leurs anciens prisonniers), « vilain acte » (supplice de Betis, dont les *Essais* se souviendront), « vanité » (le roi s'estime « fils de Jupiter » depuis que les prêtres de Jupiter Hammon lui ont donné ce titre), « insolence » (ivre et influencé par la courtisane Thaïs, il met le feu au palais de Persepolis), excès en tous genres (festins, banquets, apothéoses, « pompe luxurieuse » des bacchantes), « injustice » (tribut imposé aux Branchides, qui payent pour leurs aïeux), faiblesse à l'égard de ceux qui ont sa « faveur » (le beau Bagoas influence ses décisions). Il note aussi ses incontestables qualités de cœur : « hardiesse » (il traverse le Tigre à la nage), « douceur de sa nature » (il pleure la mort de l'épouse de Darius, sa captive), « noblesse » (il libère ses prisonniers plutôt que de les vendre), « vaillance » (il se porte au combat en avant des étendards), « diligence » (la promptitude est la qualité majeure de ce chef de guerre) « zèle envers les soldats » (il aide lui-même les soldats exténués), « patience » exemplaire (mort de soif, il refuse de boire l'eau destinée aux enfants), « clémence » (il pardonne à des soldats repentis), « braverie » (il affronte seul son armée révoltée et l'apaise), « justice » (du moins avant ses succès). Alors même qu'il se trouve combattre en compagnie de ses amis d'enfance, ses tendances despotiques se révèlent cependant dans le fait qu'il prend les décisions « de sa teste », autrement dit sans consulter personne, ce qui lui vaut parfois, comme dit une note voisine, de passer toute une nuit « en cervelle » (le cerveau en ébullition).

Dans les dernières pages du Livre IX, la note « Jugement d'Alex.<sup>20</sup> » signale la récapitulation, par l'historien, des qualités du roi : énergie, courage, endurance, libéralité. Qualités naturelles, précise Quinte-Curce. Et cependant d'autres notes de Montaigne montrent qu'il s'interroge : le roi était-il juste ou injuste ? cruel ou compatissant ? En face du récit d'un de ses exploits (pénétrer seul dans un place forte assiégée), doit-on inscrire « témérité ou hardiesse » ? Et ces exploits eux-mêmes sont-ils dus à ses qualités personnelles ou bien à son « heur », à sa bonne fortune, à sa chance ? Plus neutres, et pour ainsi dire sans instruction de procès moral, quelques-unes signalent que sa rapidité d'action lui fait mépriser « le bagage » (il l'abandonne chaque fois qu'il le faut), qu'il est surpris de la simplicité du tombeau du grand Cyrus, qu'il est « divers en superstition » (autrement dit contradictoire : tantôt superstitieux, tantôt non), qu'il conçoit d'ambitieux « projets » (après la conquête de l'orient, celle de l'occident).

Cette dernière remarque n'est à l'évidence pas exempte de critique : le roi pêche par *hybris*, cette démesure honnie des Grecs, qui est sans doute, aux yeux de l'annotateur, le défaut majeur de ce roi de Macédoine dont Achille était le modèle, qui estimait juste sa propre « divination » et qui, à l'instar des grands rois perses, recevait comme un dû l'« adoration » de ses sujets. Aucune marque ou note ne s'attache en revanche à ce qui est, selon l'auteur des

---

<sup>19</sup> Cf. *Les Essais*, I, 3, p. 42 : pour « despescher les plus importants affaires », souvent les princes « font leur throsne de leur chaire [chaise] percée ».

<sup>20</sup> « Alex. », abréviation de « Alexandre », revient souvent sous la plume économe de Montaigne annotateur.

*Essais*, le plus beau « trait » de la vie d'Alexandre : « ayant eu advis par une lettre de Parmenion, que Philippus son plus cher medecin estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner ; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit présenté. Fut-ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire ? Ce Prince est le souverain patron des actes hazardieux : mais je ne sçay s'il y a traict en sa vie, qui ayt plus de fermeté que cestui-cy, ny une beauté illustre par tant de visages<sup>21</sup>. »

Un peu plus longue que les autres, une note moins admirative s'intéresse enfin à l'aspect physique d'Alexandre : sa stature fort commune étonnait les barbares, pour qui un chef, selon Quinte-Curce, ne peut être que de grande taille. L'annotateur interprète ainsi cette observation : « Ce qu'il accuse sa stature et forme être mediocres ». La reine des Amazones s'était étonnée elle aussi que ce roi à la renommée éclatante fût de taille « mediocre », autrement dit moyenne. Montaigne ne pouvait qu'être sensible à cette particularité, lui qui, petit quoique bien proportionné, ne se jugeait pas beau<sup>22</sup>.

### Jugement global en fin de volume

Au bas de la dernière page imprimée (p. 171, sous « FINIS. »), comme il l'a fait aussi à la fin de deux autres livres conservés<sup>23</sup>, Montaigne a concentré en neuf lignes son jugement global sur l'ouvrage de Quinte-Curce, en précisant, selon sa coutume, la date (2 ou 3 juillet 1587) et l'âge (54 ans) auxquels il avait achevé sa lecture. C'est le seul lieu du livre où il écrit à la première personne, en conformité avec le dessein dont il fait état, à même époque, dans son propre livre (« à fin que cela me represente au moins l'air et idée generale que j'avois conceu de l'auteur en le lisant »<sup>24</sup>).

Je comançai à le lire fortuitemant convié par la beauté de la lettre sulemant pour ent[amer] et comançai par luy car ces additions qui vont davant je ne les ai pas veuës En me jouant je m'y pris par sa beauté despité que je ne l'eusse plus tost veu et qu'on ne m'en eut fait pl[us] de conte C'est un tresbon auteur J'en ai veu plusieurs qui ont escrit d'alexandre et expressement et en passant nul a mon gré si bien ny plus pleinemant ny plus vraisamblablem[ant] Souigneus de toutes les parties de l'histoire L'air de son eloquence retire aus [temps] des premiers empereurs romeins L'esperit vif pouintu jantil au pris de tout autre Le parler brusqu[e] Le jugemant meur et juste Apres que je l'eus entamé je le leus en trois jours Moi qui n'avois il y a dix ans [lu] un livre une heure de suite Achevé de lire le 2 [ou 3] Juil. 1587 / 54 /<sup>25</sup>.

Ce qui fait la particularité de cette longue note finale, c'est qu'elle ne contient pas seulement un bilan de lecture, mais aussi l'aveu du plaisir pris à cette lecture et, en tout premier lieu, de l'attraction qui l'a fait naître. La première phrase indique en effet que le désir de lire ce livre-là, dans cette édition-là, est né d'une observation matérielle digne d'un bibliophile, car c'est à sa beauté que Montaigne a été d'abord sensible, non pas celle de sa reliure (l'ouvrage a pu être acheté en feuilles, ce qui aura facilité l'annotation marginale), mais bien pour la qualité typographique (« beauté de la lettre ») de cette édition bâloise que

---

<sup>21</sup> *Les Essais*, I, 23, p. 133-134.

<sup>22</sup> Le prestige d'un François I<sup>er</sup> et d'un Henri de Guise doit sans doute beaucoup à leur haute taille.

<sup>23</sup> Celui de Sauvage et celui de Fulstin. La note finale du César occupe une page de garde entière.

<sup>24</sup> *Les Essais*, II, 10, p. 440.

<sup>25</sup> Pour en faciliter la compréhension, le texte est ici quelque peu modernisé (apostrophes, accents terminaux, dissimilation i/j et u/v), mais sans ajout de ponctuation et en respectant la distinction entre majuscules/minuscules ainsi que les graphies en l'état (« plusieurs », « histoire », « esperit »). Entre crochets, restitutions proposées quand un mot a été rogné en fin de ligne. Dans la date, le « 2 » généralement admis pourrait très bien avoir été un « 3 » rogné par le relieur.



Christophorus Bruno dédie au prince Albert<sup>26</sup>. En d'autres termes, le déclic qui a décidé Montaigne à « entamer » la lecture de son Quinte-Curce n'aura pas été la curiosité intellectuelle, mais la séduction exercée par un texte bien imprimé, qu'il a d'abord voulu caresser des yeux, mais qui l'a très vite conquis par les vertus conjointes de son contenu et de son style.

La note fait toutefois état d'un sentiment mêlé : le vif agrément de la découverte s'accompagne du regret, non moins vif, de ne pas avoir connu cet ouvrage de 1545 avant la publication des premiers *Essais*, où il a été maintes fois question d'Alexandre sans recours, et pour cause, à Quinte-Curce. Il est en effet étonnant que Montaigne n'ait, jusqu'en 1587, rien lu ni entendu sur cet historien qui n'était pas un inconnu au XVI<sup>e</sup> siècle, même si l'on ne savait au juste quand il avait vécu<sup>27</sup>. À en juger seulement par le style (« l'air de son éloquence »), le lecteur avisé qu'est Montaigne pense que l'ouvrage remonte (« retire ») aux premiers empereurs romains. Un siècle plus tard, M. Le Tellier, auteur d'une édition de Quinte-Curce *ad usum delphini* (Paris, 1678) optera, comme J. Lipse, pour le règne de Claude, donc lui aussi pour le I<sup>er</sup> siècle, au nom d'une parenté de style entre l'obscur historien et le célèbre philosophe Sénèque, que Montaigne connaissait assez bien pour avoir pu former avant eux la même conjecture.

À un reproche près peut-être (sur l'ajout des deux *Supplementa* aux huit livres authentiques<sup>28</sup>), le jugement de Montaigne n'est que louange, de l'historien certes, qu'il juge mieux informé sur Alexandre que les autres auteurs lus jusqu'alors (au premier chef, Plutarque), mais surtout de l'écrivain, dont il se plaît à énumérer les qualités formelles et intellectuelles. Sur le contenu historique de l'ouvrage, on ne retrouve pas trace, ni ici ni dans les marges, de l'acribie dont Montaigne avait fait preuve quelque vingt ans plus tôt dans les marges des *Annales et croniques de France* de Nicole Gilles, ni de la sévérité qu'il venait de montrer, dans la note de synthèse sur Denis Sauvage et sa *Cronique de Flandres*.

Bref, c'est surtout d'un engouement que cette note témoigne. L'auteur des *Essais* explique vers cette date quelle a été l'évolution de son rapport aux livres : « J'estudiai jeune pour l'ostentation ; depuis, un peu pour m'assagir : à cette heure pour m'esbatre. » À ceux qui le lui reprochent, il réplique : « Si quelqu'un me dit, que c'est avillir les muses, de s'en servir seulement de jouet, et de passetemps, il ne sçait pas comme moy, combien vaut le plaisir, le jeu et le passetemps : à peine que je ne die toute autre fin estre ridicule<sup>29</sup>. » Ici le plaisir aura été pris au galop, car le livre a été lu en trois jours, proprement dévoré. Quant à savoir si depuis dix ans Montaigne n'avait vraiment pas lu plus d'une heure de suite, rien n'est moins sûr puisqu'il écrit à la même époque dans son propre livre : « Je viens de courre d'un fil, l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient guere, il y a vingt ans que je ne mis en livre, une heure de suite)<sup>30</sup>. » C'est sans doute dans les deux cas une façon de parler, une manière de dire le bonheur éprouvé.

Juste avant de faire paraître ses *Essais* parisiens en trois Livres, Montaigne, « despité », a donc dû retoucher quelque peu les passages où il parlait du « grand Alexandre » en termes qui lui apparaissaient désormais, après la découverte de Quinte-Curce, un peu trop favorables, pas assez contrastés.

---

<sup>26</sup> Au début de l'épître se trouve une planche gravée d'hommage à la maison de Bavière dont le Comte palatin est issu. Une seconde planche gravée suit l'épître, au bas de laquelle on peut lire le nom de l'éditeur.

<sup>27</sup> I. Pantin rappelle, dans « Montaigne lecteur de Quinte-Curce : quelques réflexions sur la collecte de Dezeimeris » (*Montaigne Studies*, vol. 17, 2005, p. 135-154, voir note 12) qu'entre 1450 et 1549 il n'y eut pas moins de 41 éditions de son ouvrage. De 1550 à la fin du siècle, période où Montaigne écrit, on lui préfère cependant les auteurs grecs de vies d'Alexandre. C'est seulement dans la seconde moitié du siècle suivant qu'il deviendra le plus lu des historiens latins.

<sup>28</sup> Deux de ces Livres présentaient toutefois des lacunes.

<sup>29</sup> *Les Essais*, III, 4, p. 871.

<sup>30</sup> *Ibid.*, III, 8, p. 986.

## Alexandre dans les *Essais*, avant et après la lecture de Quinte-Curce

Sur les soixante-treize occurrences du prénom « Alexandre » relevées par R. E. Leake dans les *Essais*<sup>31</sup>, trente-deux seulement se rencontrent dans les éditions de 1580 et 1582, dont quatorze au Livre I et dix-huit au Livre II. Toutes concernent le roi de Macédoine à une exception près (un pape). Trente nouvelles occurrences apparaissent en 1588, dont six dans des additions au Livre I, sept au Livre II et dix-sept au Livre III jusqu'ici inédit. Sur l'exemplaire dit « de Bordeaux » (EB) et dans l'édition posthume de 1595, Montaigne ajoutera encore onze mentions de ce nom, dont quatre au Livre I, deux au Livre II et cinq au Livre III. Ici encore, toutes concernent Alexandre le Grand, à l'exception d'une seule (un tyran).

L'intérêt porté par l'auteur à la personne du conquérant n'a pas échappé aux critiques de Montaigne, mais c'est à I. Pantin, auteur d'un article de 2005 sur « Montaigne lecteur de Quinte-Curce », qu'on doit la seule étude méthodique sur le sujet depuis le travail de R. Dezeimeris dont elle adopte les transcriptions<sup>32</sup>. Certes, quelques-unes d'entre elles ont dû être amendées depuis<sup>33</sup>, mais les tableaux comparatifs entre notes et *Essais* proposés par I. Pantin, ainsi que les conclusions qu'elle en tire, n'ont rien perdu de leur pertinence, si bien qu'on ne peut que renvoyer le lecteur à cet article et se contenter ici d'en relever et commenter les apports principaux.

La première constatation, si l'on met en parallèle telle note ou marque autographe du Quinte-Curce et telle phrase ou page des *Essais*, c'est que la lecture de l'historien n'a vraiment bénéficié qu'aux additions apportées en 1588 aux Livres I et II et à « l'allongail » du Livre III. Les sept citations intégralement reproduites par Montaigne dans ses *Essais* appartiennent toutes à la période où l'auteur met la dernière main à l'édition augmentée qu'il s'appête à faire publier à Paris. Il en est de même des quatre ou cinq phrases latines que l'auteur des *Essais* traduit en français, mais aussi des quatre ou cinq passages qu'il ne fait qu'exploiter. Par la suite, c'est-à-dire sur EB et dans l'édition posthume de 1595, il délaissera Quinte-Curce pour Diodore de Sicile (*Sept livres des histoires de Diodore sicilien*

---

<sup>31</sup> Publiée chez Droz en 1981, sa *Concordance de Montaigne* prend cependant pour base l'édition Villey-Saulnier des *Essais*, quelque peu différente de l'édition de référence du présent article.

<sup>32</sup> Voir ci-dessus la note 27 pour la référence. Autres éléments bibliographiques : R. Dezeimeris, « Annotations inédites de Michel de Montaigne sur le “De rebus gestis Alexandri magni” de Quinte-Curce », *Revue d'histoire littéraire de la France*, en plusieurs livraisons (1916, p. 399-440 ; 1917, p. 605-636 ; 1918, p. 595-622 ; 1919, p. 577-600 ; 1921, p. 528-548) et les indications données par G. Banderier, auteur d'une courte notice sur Alexandre le Grand dans le *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, éd. P. Desan, Paris, 2007 : J. Supple, « Vices and Virtues : Montaigne and Alexander », *Montaigne Studies* 14, 2002, p. 139-154 ; K. Kupisz, « Alexandre le Grand dans les *Essais* de Montaigne », dans *Montaigne et la Grèce*, éd. K. Kristodoulou, Paris, 1990, p. 179-193 ; A. Scourioti, « La conquête asiatique d'Alexandre dans les *Essais* de Montaigne », dans *Montaigne et l'histoire des Hellènes*, éd. K. Christodoulou, Paris, 1994, p. 160-168 ; K. Cameron, « Montaigne et ‘les plus excellens hommes’ », *ibid*, p. 221-231.

<sup>33</sup> Par moi-même, dans deux éditions sur papier et une édition numérique en ligne (voir ci-dessus, note 1). Selon toute vraisemblance, Montaigne avait écrit « [cru]aute » (cruauté), et non « [f]aute » en face du récit du supplice de Betis, « [quo]tite » (quotité) plutôt que « [part pe]tite » pour parler de la part de butin qui revient « aux soldats », « [manier]e de pages » et non « [façon] de pages ». Il a biffé « constante » après « fin de Philotas », car Philotas avait parlé avant de mourir sous la torture. La note « injustice » n'a pas disparu là où il est fait état du massacre des Branchides (il faut lire « [inj]utice » pour injustice). En face du récit des derniers instants d'Alexandre, on peut lire enfin, non pas l'incompréhensible « [ra]re description de [la mort] L'athueur en [pass]ant et indilijance [p]ar tout ailleurs », et entendre par « l'athueur » les autres auteurs qui ont parlé d'Alexandre (hypothèse d'I. Pantin), mais bien « [ra]re description de [mo]rt l'athueur est [neglig]ent & indilijant [p]ar tout ailleurs », cet « athueur » n'étant autre que Quinte-Curce lui-même. On notera d'ailleurs que sur son César, quelque dix ans plus tôt, Montaigne avait regretté que quelques lignes seulement eussent été consacrées à la mort de Pompée.

*nouvellement traduyts de grec en françoys* [par Amyot], M. de Vascosan, 1554 ou 1559)<sup>34</sup>. Jusqu'alors ce qu'il connaissait d'Alexandre lui venait surtout de Plutarque traduit en français par Amyot (*Alexandre le grand* dans *Les Vies des hommes illustres*, M. de Vascosan, 1565, f° 464 r°- 492 v°, ou éditions suivantes) et, depuis peu sans doute, d'Arrien de Nicomédie, translaté lui aussi du grec au français (*Les faicts et conquestes d'Alexandre le Grand*, trad. Ch. Vuitart, F. Morel, 1581)<sup>35</sup>, ainsi que des ouvrages qui n'en parlent qu'« en passant », comme on peut le lire dans la note de synthèse du Quinte-Curce. La nouveauté pour Montaigne, c'était de pouvoir lire un texte consacré à Alexandre et à ses conquêtes sans passer par des traductions du grec, donc de pouvoir apprécier non seulement le contenu historique, mais d'abord la qualité littéraire d'un texte écrit et conçu en latin, cette langue dont il déclare qu'elle doit, tout comme le grec, venir au secours du français quand celui-ci « fleschit » sous une « puissante conception »<sup>36</sup>.

« Alexandre le grand » figurait dès 1580 en bonne place dans « Des plus excellens hommes » (*Essais*, II, 36), entre Homère et Epaminondas, et de préférence à César, en quelque sorte son *challenger*. Il était alors pourvu de toutes les vertus, d'autant plus qu'il était mort dans la fleur de l'âge, à trente-trois ans. Comme Jésus, constate ailleurs Montaigne<sup>37</sup>, pour qui un homme a montré à cet âge tout ce dont il était capable. Et comme La Boétie... Les enrichissements de 1588 apportés à ce chapitre par la lecture enthousiaste de Quinte-Curce accumulent les mots qui rendent hommage à ses vertus, tant personnelles (« justice, temperance, liberalité, foy en ses parolles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus ») que militaires (« diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur », autrement dit chance, « fortune », *baraka*, cette qualité mystérieuse qui fait les grands chefs de guerre aux yeux de leurs soldats), mais ils en rabattent de beaucoup sur l'excellence du Macédonien, qui ne doit sans doute de rester dans le trio de tête que parce que l'auteur, l'y ayant installé en 1580, ne pouvait pas déceimment se raviser huit ans plus tard :

Mais il est impossible de conduire si grands mouvemens, avec les reigles de la justice [...] La ruyne de Thebes, le meurtre de Menander, et du Medecin d'Ephestion : de tant de prisonniers Persiens à un coup, d'une troupe de soldats Indiens non sans interest de sa parolle, des Cosseïens jusques aux petits enfans : sont saillies un peu mal excusables<sup>38</sup>.

C'est dans Quinte-Curce que Montaigne trouve le récit du supplice infligé à Betis et l'idée selon laquelle les aveux de Philotas, pourtant innocent, ont été arrachés par la torture : un mode d'interrogatoire que celui qui avait été juge quatorze années durant condamne sans ambiguïté dans son livre comme acte de pure cruauté, propre à susciter le mensonge plus efficacement et plus souvent que la vérité. C'est aussi l'historien latin qui l'informe de la vive critique de Philotas sur la dérive despotique du Grec<sup>39</sup> et sur sa prétention à la divinité, vice à ses yeux si rédhibitoire qu'il le pourfend jusque dans les ultimes pages de son livre :

---

<sup>34</sup> Cinq additions en tout, reproduites dans l'article cité (note 6). I. Pantin constate aussi la présence, dans l'édition de 1588, d'une seule citation avérée d'Arrien (p. 136).

<sup>35</sup> Références proposées par P. Villey au début de son édition.

<sup>36</sup> *Les Essais*, III, 5, p. 917

<sup>37</sup> *Ibid.*, I, 19, p. 86 : « Il est plein de raison, et de pieté, de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ. Or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. »

<sup>38</sup> *Ibid.*, II, 36, p. 792.

<sup>39</sup> On trouve au rebours dans le *Journal de voyage de Montaigne en Italie* (éd. Meusnier de Querlon, Rome-Paris, 1754) cet éloge indirect de Charles VIII, auquel Alexandre sert de faire-valoir : « On voit en beaucoup d'endroits de cette ville les armes de France, et une colonne que le Roi Charles VIII a donnée à la Cathédrale. Dans une maison de Pise, sur le mur du côté de la rue, ce même Prince est représenté, d'après nature, à genoux devant une Vierge qui semble lui donner des conseils. L'inscription porte, que ce Monarque soupant dans cette maison, il lui

je ne trouve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa responce. Il s'estoit conjouy avec luy par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les Dieux. Pour ta consideration, j'en suis bien aysé : mais il y a dequoy plaindre les hommes, qui auront à vivre avec un homme, et luy obeyr, lequel outrepassa, et ne se contente de la mesure d'un homme<sup>40</sup>.

Si donc la lecture de Quinte-Curce semble avoir été pour Montaigne une lecture de « découverte » à une époque où, achevant ses *Essais* en trois livres, il pratiquait plutôt des lectures de « reconnaissance » (I. Pantin), l'absence d'emprunts à cet auteur après 1588 suggère que l'engouement dont fait état la note de synthèse aura été sans lendemain. Selon sa coutume, l'auteur a aussitôt « transporté en son solage » ce qu'il trouvait accommodé à son propos, de façon à enrichir le texte imprimé ou les additions déjà insérées. Cela, remarque justement I. Pantin, sans toujours prendre appui sur les notes ou les marques à la plume qu'en tant que lecteur il avait semées dans les marges de son Quinte-Curce.

À deux ou trois exceptions près (dont un Lucrèce, couvert d'un millier de notes autographes), les témoins directs ou indirects dont nous disposons pour apprécier la façon dont Montaigne lisait font la part belle à l'histoire, qu'elle soit de France (Nicole Gilles), des Flandres (Sauvage), d'Italie (Guichardin), de Pologne (Fulstin), d'Europe (Commynes, Martin Du Bellay et son frère), de la Rome antique et de son empire (César, Quinte-Curce, Tacite). Si l'histoire intéresse Montaigne par elle-même, au point que ses amis, saluant sa compétence en la matière, ont pu attendre de lui qu'il écrivît celle de son temps<sup>41</sup>, c'est aussi, et peut-être d'abord, en moraliste, en esthète et tout simplement en curieux qu'il lit les historiens. Il apprécie chez eux le sens critique et parfois le témoignage de première main, mais il est particulièrement attentif aux discours, aux scènes, aux portraits, aux sentences. Imprégné des *Vies* « parallèles » de Plutarque traduit par Amyot, il compare comme lui, maintes fois, Alexandre et César. S'il a opté finalement pour le premier en 1580, quand il lui fallait choisir un « excellent homme », c'était pour une raison étrangère aux qualités respectives et parfois similaires de l'un et de l'autre : la « fortune » a merveilleusement servi le Grec, non le Romain, dont « l'ambition » a « rencontré ce vilain subject de la ruine de son pays, et de l'empirement universel du monde<sup>42</sup> ». Il s'en est pourtant fallu d'un cheveu qu'il ne choisisse alors César. Peut-être le choisirait-il maintenant si c'était à refaire ? Le paradoxe, ce serait qu'il le fît pour avoir lu Quinte-Curce, chez qui il a découvert la « face noire » du grand roi (Dezeimeris, cité par Pantin). Mais que sont pour lui l'un et l'autre à côté de Socrate ?

Alain Legros  
CESR, Tours

---

vint par hasard dans l'esprit de rendre aux Pisans leur ancienne liberté : en quoi, dit-elle, il surpassa la grandeur d'Alexandre. »

<sup>40</sup> *Les Essais*, III, 13, p. 1166.

<sup>41</sup> *Ibid.*, I, 20, p. 108 : « Aucuns me convient d'escire les affaires de mon temps : estimants que je les voy d'une veüe moins blessée de passion, qu'un autre, et de plus pres, pour l'accès que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste je n'en prendrois pas la peine : ennemy juré d'obligation, d'assiduité, de constance : qu'il n'est rien si contraire à mon stile, qu'une narration estendue. Je me recoupe si souvent, à faute d'haleine. Je n'ay ny composition ny explication, qui vaille. »

<sup>42</sup> *Ibid.*, II ? 36, p. 793-794.